







Jamais seul

Patrick Pineau Mohamed Rouabhi

Du mercredi 15 novembre au dimanche 3 décembre 2017

SERVICE DE PRESSE

MYRA Rémi Fort & Pauline Arnoux myra@myra.fr / +33 (0)140 33 79 13

RADIO



FRANCE CULTURE - Une Vie d'Artiste Lundi 6 Novembre 2017

Une vie d'artiste par Aurélie Charon

le lundi de 23h à minui



Numéro 11. L'homme est une nuit

6/11/2017



</> EXPORTER

Lydie Salvayre, pour roman politique "Tout homme est une nuit" sur la figure de l'étranger en France aujourd'hui: Anas, dans un village du sud de la France, devient le "bouc-émissaire" des villageois... Mohamed Rouabhi et Patrick Pineau, pour la pièce "Jamais seul", une fresque du monde populaire.

Il est 23h et il ne faut pas bâcler le langage. Le langage bâclé, ça peut déclencher un livre. Les petites bassesses, les phrases toutes faites, les phrases rapides, les mots qui réduisent la réalité, ça agace l'écrivain. Forcément. Alors la littérature vient en renfort. Elle tente de sauver ce qui est encore sauvable. Lydie Salvayre se met en colère et se met à écrire pendant une campagne présidentielle qui malmène les mots. Nous sommes en France, c'est 2017. Dans son roman « Tout homme est une nuit », Anas est malade. Il a un cancer. Il ne croit pas non, que ca va lui permettre de se recentrer sur lui-même, c'est juste triste et pénible. Alors il part se faire soigner près d'un village du sud, pour un peu de douceur et de beauté. Il ne les trouvera jamais. Il trouvera le Café des Sports où très vite, on le trouvera louche. Il dira « pour les gens d'ici, je n'existais que trop ». Un étranger qui arrive, ça « déloge », ça déplace un ordre bien établi qui parfois, est le seul repère qui reste. On a recréé une solidarité et des amitiés au café sans se rendre compte que celle-ci était fermée. Lydie Salvayre décrit la fabrique du bouc-émissaire. Elle décrit comment on en arrive à cette phrase : « Il pourrait faire un effort ». D'un côté et de l'autre. Elle écrit comme il ne s'agit pas d'efforts à faire mais d'efforts à penser. Ce qu'on appelle le vivre ensemble aujourd'hui -comme si c'était une question, comme si c'était un choix alors que les gens sont là et qu'on devrait s'épargner et passer directement à l'étape d'après. Dans le texte de Mohamed Rouabhi Jamais seul, mis en scène par Patrick Pineau on dit : « je suis méfiant de nature. C'est ce qui garantit ma survie en toutes circonstances ». Alors Mohamed Rouabhi réinvente une façon de se parler - autour de l'usine d'avant, du supermarché, du parking, parce que quand les mots ne sont plus adressés aux autres, ils sont morts. Pour qu'on n'arrête de dire « il pourrait faire un effort », et qu'on abandonne la troisième personne du singulier



"Jamais seul" de Mohamed Rouabhi, mise en scène de Patrick Pineau · Crédits : Eric Miranda

Avec Lydie Salvayre, romancière. Née d'un père andalou et d'une mère catalane, réfugiés en France en février 1939, Lydie Salvayre grandit à Auterive, près de Toulouse. Pédopsychiatre, elle dirige le CMPP de Bagnolet pendant quinze ans. Elle est l'auteure d'une vingtaine de livres traduits dans de nombreux pays et dont certains ont fait l'objet d'adaptations théâtrales. Son roman *Tout homme est une nuit* (Seuil, octobre 2017), raconte comment les habitants d'un petit village du Sud de la France se voit bousculé et profondément déconcerté par l'arrivée d'un nouveau venu : un homme malade, solitaire et lettré...

Avec Mohamed Rouabhi, comédien et auteur. Il signe et interprète avec quatorze autres comédiens le texte *Jamais seul*, qu'il a écrit pour une mise en scène de Patrick Pineau. La pièce sera créée à la MC93 de Bobigny du 15 novembre au 03 décembre et éditée chez Actes Sud Papiers (novembre 2017). Quarante personnages hauts en couleur, qui ne s'avouent jamais vaincus dans les combats quotidiens qu'ils doivent mener pour simplement faire exister des vies minuscules : « un monde populaire que le théâtre et le cinéma contemporains ont souvent oublié »...

Avec Patrick Pineau, comédien et metteur en scène. Il met en scène et interprète ce texte de Mohamed Rouabhi (production déléguée : Théâtre-Sénart).

QUOTIDIENS



Cohortes dans la brume

A Bobigny, le texte de Mohamed Rouabhi mis en scène par Pascal Pineau offre une fresque poétique sur la vie des classes populaires.

ur le ticket d'entrée est écrit «Bienvenue». Bienvenue, car c'est une antienne de le rappeler, peu de gens se sentent spontanément bienvenus dans une salle de théâtre. Bienvenue, donc, à la MC93 de Bobigny (Seine-Saint-Denis). Quelque chose a bougé, mais quoi? Moins de Parisiens dans la salle? Plus de Balbyniens? Des enfants, eux aussi, ont fait le déplacement. Pour voir la fresque poéticopolitique Jamais seul que Mohamed Rouabhi a écrite à la demande du comédien et metteur en scène Patrick Pineau. Ce qu'on remarque en premier, c'est le groupe: quinze comédiens sur le plateau, qui jouent une quarantaine de personnes issues des classes populaires, plusieurs générations, des acteurs qui ne sont pas que blancs. Au début du spectacle, quelques notes de Quai des brumes nimbent la pièce d'un horizon artistique: un retour à Prévert, au réalisme dit poétique. Jamais seul imbrique des petites scènes où des personnages, pris dans les embûches plus ou moins tragiques de la vie quotidienne, reviennent et avancent de gauche à droite, de jardin à cour, sur une ligne quasi droite, tels des trains qui passent. Et c'est finalement un monde étrangement désactualisé qui surgit. On pourrait aussi bien être dans les années 80. Il y a le centre commercial dont les grands cabas colorés sont la partie pour le tout, «la plaque tournante» réputée dangereuse que simule à merveille le plateau vide. Et la grâce du voile vidéo qui constitue le décor mouvant. De la brume filmée s'extrait parfois une volute toute réelle, qui continue avec discrétion sa vie de nuage sur scène. La dernière image? Un couple qui dort dans un champ d'étoiles, juste avant le coup de feu fatal.

ANNE DIATKINE

JAMAIS SEUL de MOHAMED ROUABHI m.s. Patrick Pineau. MC93, 9, boulevard Lénine, Bobigny (93). Jusqu'au 3 décembre. Rens.: www.mc93.com



Culture Savoirs

THEATRE

Ce pays, si proche, si loin, où les bus ne s'arrêtent plus

Patrick Pineau et Mohamed Rouabhi sont tous les deux à la manœuvre. Le premier met en scène le texte du second, Jamais seul. Une odyssée dans le monde populaire d'aujourd'hui.

ls s'appellent Lisa, Erwan, Colette, Marjolaine, Jimmy ou Karim. Ils habitent ici et là, une zone pavillonnaire ou une barre HLM, à la ville ou à la campagne. Ils déambulent dans le centre commercial ou attendent simplement un bus qui ne viendra pas. Ce sont des gens ordinaires, heureux, malheureux, enthousiastes ou inquiets, sensibles ou indifférents à l'autre.

Le monde tourne, pas très rond, et ils font avec. Peut-être ont-ils renoncé à le changer, peut-être pas. Ça dépend des nouvelles, du boulot - quand il y en a - ou du courrier dans la boîte aux lettres. Bonne, mauvaise nouvelle? Une quarantaine de personnages, autant de destinées, des vies simples, pas mal cabossées. Pas un baume pour apaiser les consciences. Une plongée dans les bas-fonds, dans un monde qui ne figure sur aucune carte, aucun plan de métro, mais qui hante nos imaginaires. Silhouettes invisibles soudain incarnées, dans un chaos qui ne dit jamais son nom. Dans ce no man's land, pas de plainte mais des bouffées de vie et de rage qui traversent la pièce de Mohamed Rouabhi comme autant de petites lueurs d'espoir. L'espoir dans l'humanité, l'espoir dans des gestes qu'on n'ose plus: porter les courses d'une femme abandonnée sur le parking par un mari irascible; partager un plat de spaghettis; aider une jeune femme à accoucher; partager la douleur d'un père dont la fille a disparu... Dans des réunions de chômeurs anonymes, certains se taisent, d'autres

Regarder les étoiles la nuit sous une mauvaise couverture

La poésie est là, dans ces solitudes, ces vies brisées par des restructurations intempestives, des décisions tombées comme des couperets. Des chiffres pour les statistiques. La honte et l'humiliation pour ces hommes qui perdent pied et ne trouvent plus de sens à leur vie. Mais, même là, au fond du fond du trou, on croise des êtres qui reprennent goût à la vie. Rejouer son rôle d'entraîneur de foot que l'on était dans sa vie d'avant, en douce, en cachette, dans le garage. Une partie de pêche en forêt. Regarder les étoiles la



Quinze comédiens, pour incarner les quarante sur le papier, donnent du relief et de la profondeur au spectacle. Éric Miranda

pétrie de rage et de bien-

veillance, de coups de

gueule et de coups

d'amour. C'est une langue

simple truffée de fulgu-

nuit sous une mauvaise couverture et écouter des histoires... Sans cesse réapprendre à vivre. Pas facile quand on en veut à la terre entière. Dépasser la haine et la rage qui se confondent et se bousculent au fond de vous. Comme si tout ça était de la faute de l'autre. Du voisin, de l'étranger, de celui qui n'est pas tout à fait comme vous. Écouter

des histoires et se raconter des histoires, comme celles qui depuis des siècles permettent aux hommes de s'élever au-dessus des mesquineries, d'aimer, de s'engueuler, de se réconcilier, de rêver.

Il y a tout ça et bien plus encore dans Jamais seul. L'écriture de Mohamed Rouabhi transcende la réalité. Elle est

Une langue simple truffée de fulgurances poétiques qui élève ses personnages au rang de héros.

rances poétiques qui élève ses personnages au rang de héros. Il sait déceler les fractures, les fêlures mais ne s'en tient pas là. Il redonne à ces hommes et ces femmes les mots pour « essayer, au moins », ne pas baisser les bras, ne pas désespérer. Patrick Pineau a imaginé un plateau presque vide, quelques accessoires et des grands panneaux qui descendent et

pas baisser les bras, ne pas desesperer. Patrick Pineau a imaginé un plateau presque vide, quelques accessoires et des grands panneaux qui descendent et montent des cintres sur lequel défilent des paysages urbains ou des forêts épaisses et se découpent les silhouettes des personnages. Dix-neuf tableaux qui se déroulent comme ces livres d'images que l'on déploie, où l'on retrouve certains personnages et croisent de nouvelles têtes. Quinze comédiens pour incarner les quarante sur le papier, des habitués de la troupe de Pineau et des nouveaux venus (Élise Lhomeau, pleine de grâce, ou encore Nina Nkundwa, toute en fantaisie) donnent du relief et de la profondeur à ce spectacle.

MARIE-JOSÉ SIRACH

À la MC93 de Bobigny jusqu'au 3 décembre. Les 7 et 8 décembre, au théâtre Firmin-Gémier, à Antony (92). Du 11 au 13 janvier, au Théâtre Sénart (77). Du 16 au 19 janvier, au TnBA (Bordeaux). Du 23 au 24 janvier, à Sète. Les 26 et 27 janvier, au Cratère (Alès). Puis au Grand T (Nantes, à la MC2 Grenoble Châteauvallon, MC de Bourges, Montbéliard...).

MENSUELS BIMESTRIELS TRIMESTRIELS







« Comment, aujourd'hui, perd-on son travail ? »

Artiste associé au Théâtre-Sénart, **Patrick Pineau** monte **Jamais seul**, pièce chorale sur le travail, commande à l'auteur et comédien **Mohamed Rouabhi**. Incursion en répétitions. **Par Caroline Châtelet**

n va la refaire». Tandis que je me faufile dans la salle de la MC93, à Bobigny, Patrick Pineau interrompt la scène. Cette phrase, certes plus qu'évidente dans le cadre d'une répétition, condense néanmoins tout un imaginaire de la fabrique théâtrale. Car c'est ce patient travail de faire/refaire/défaire/parfaire qui va permettre au spectacle de voir le jour. Et pour la spectatrice que je suis, ces momentslà demeurent habituellement inaccessibles, invisibles. Là, ils «la» refont, donc. Une scène où, à travers la rencontre de plusieurs personnages (Colette, deux jeunes gens noirs Jimmy et John, Jules le mari de Colette et un ami à lui, Franck) se lit le racisme ordinaire. Comme l'expliquera à la pause Patrick Pineau, Jamais seul se structure en «séquences. Ce n'est pas une seule histoire avec un unique héros, c'est une multitude de bouts de vies. » Des vies qui se font, se défont, se refont elles aussi, la pièce évoquant à l'échelle d'une ville et sous une forme chorale, «des rencontres. Ça parle beaucoup de se regarder, d'aller vers l'autre, de ne pas juger sur les apparences.»

À une semaine de la première, le travail du jour porte sur les enchaînements, les décors essentiellement des panneaux -, les lumières. « Je suis à un moment où j'ai envie de tester des choses dans l'espace. Comment, par exemple, passer d'un intérieur à un arrêt de bus puis à un no man's land. » Ces réglages n'empêchent pas les indications aux acteurs et entre deux reprises, Patrick Pineau va sur scène, montre une position à un comédien, glisse un conseil au sujet de la précision d'un geste : « C'est comme au cinéma. Les trente secondes permettent de comprendre une heure de rôle. » Pendant ce temps, Mohamed Rouabhi demeure dans les gradins. L'auteur - également interprète dans le spectacle - suit, lorsqu'il ne joue pas, les répétitions. Témoignant de la qualité de la relation entre les deux hommes, cette présence est aussi attentive que respectueuse.





Et, parfois, Patrick Pineau n'hésite pas à recourir à ses éclaircissements. « C'est l'avantage d'avoir l'auteur à côté de soi : dès que j'ai un doute, je vais le voir. Cela évite les contresens.»

Pineau, Rouabhi: cela fait plus de vingt ans qu'ils se connaissent. En 1994, le premier est l'un des interprètes des Fragments de Kaposi, l'une des premières pièces du second. S'ils ont construit leur parcours respectif, ils ont aujourd'hui plusieurs projets en commun. Parmi ceux-ci, Jamais seul est l'un des plus ambitieux et il suffit de voir Patrick Pineau s'affairer, pour comprendre qu'à l'épopée de ce récit s'ajoute celle de

sa mise en œuvre. Pour mener la création à bien, le metteur en scène, prévu comme l'un des quinze comédiens du spectacle, a décidé de ne le rejoindre qu'après les premières dates. « C'est tellement énorme, je jouerai une fois le spectacle « fait ». Même si, au théâtre, c'est toujours en train de se faire ... ». Comme nous le raconte en interview Patrick Pineau.

Quel était l'objet de la commande d'écriture initiale ?

Je voulais une pièce chorale, qui mélange les générations et qui traite des thèmes du travail, du monde ouvrier et de la transmission. Nous avions en tête le documentaire Les Lip, l'imagination au pouvoir (2007). Au départ, l'idée était celle d'un ancien ouvrier de cette usine racontant à sa petite-fille ou à son petitfils l'histoire de leur lutte et de leur expérience d'autogestion. Si nous avons dévié de ce projet, il en est resté des traces, notamment sur la question du travail. Comment, aujourd'hui, perd-on son travail? Comment laisse-t-on sur la route aussi bien des jeunes gens que d'autres, plus âgés? Nous sommes partis sur ces sujets, à travers une épopée réunissant des personnes que la vie a un peu abîmés. Nous avons travaillé également les thèmes de la rencontre, de la fraternité. La pièce raconte ça : parfois, «ça» marche. Nous sommes avalés par ce monde, mais si nous nous rassemblons et tentons des choses, même anodines, minimes, il peut être possible de s'en sortir, de briser des chaînes invisibles. Ce n'est pas une question de faire preuve de courage ou d'héroïsme, mais, plutôt, de tenter des choses. *Jamais seul* donne cette force-là.

Qu'est-ce que la langue de Mohamed Rouabhi amène comme choix au plateau ?

Il ne faut pas la rendre anecdotique. Il y a une sorte de dignité, de beauté, chez les personnages de Jamais seul, quelle que soit leur origine sociale, leur classe. Ce n'est pas une pièce sombre ou en colère, je pense qu'elle se situe au-delà de ça. C'est un texte sur l'humanité incroyable, qui propose une ouverture sur l'autre, et pour l'entendre il faut, donc, dire les mots tels qu'ils sont écrits. Plus on respecte son écriture, plus on est soulevé, magnifié.

Comment situeriez-vous cette pièce dans le parcours d'auteur de Mohamed Rouabhi?

Mohamed est quelqu'un qui est capable d'écrire des pièces historiques, fortes, comme Malcom X, Les Fragments de Kaposi, avec un vrai engagement et où il peut y avoir de la colère, où ça peut hurler. Là, cette pièce est autre. Après, les textes évoluent évidemment avec l'homme, avec l'âge... Mais je relisais il y a peu De plein fouet (écrit n'étant pas édité, ndlr) et il y a déjà dans ce premier texte toute sa poésie et sa langue.

Sa langue modifie-t-elle votre théâtre?

Non, mon théâtre demeure toujours aussi proche des acteurs. Même si inévitablement, cela me pousse à des endroits, c'est une langue qui me percute. Mais dans le projet, j'essaie de monter le spectacle que j'aimerais voir, et qui soit le plus respectueux de son écriture. Je ne cherche pas à plaire et me sens, au contraire, très libre. Une fois le spectacle créé, il arrivera ce qu'il arrivera, mais nous l'aurons fait : réunir quinze interprètes sur scène pour un texte contemporain racontant une grande fresque. Et puis ce qui me réjouit, c'est que la pièce s'adresse à tous : à une personne n'ayant jamais mis les pieds dans un théâtre, comme à un féru de littérature. Cette œuvre est populaire, ouverte.

JAMAIS SEUL

texte de Mohamed Rouabhi, miss en schen Patrick Pineau Du mercredi 15 novembre au dimanche 3 décembre; MC93 – Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis 9 boulevard Lénine 93000 Bobigny

TOURNÉE: les 7 et 8 décembre 2017 - Théâtre Firmin Bémier/Le Piscine, Antony et Châtenay-Malabry; du 11 au 13 janvier 2018 - Théâtre-Sénart, Scène nationale; du 16 au 19 janvier 2018 - TheA. Bordeaux; du 23 au 24 janvier 2018 - Scène nationale de Sète et du Bassin de Thau; du 26 au 27 janvier - Le Cratère, Scène nationale d'Alès

TOURNÉE 2018/2019: Le Grand T. Théâtre de Loire Atlantique, MC2: Grenoble, Châteauvallon, Scène nationale, Maison de la culture de Bourges, MA scène nationale — Pays de Montbéliard

« Il y a une sorte de dignité, de beauté, chez les personnages de *Jamais seul* »



à partir du 15 Nov.

JAMAIS SEUL

MC93 à Bobigny et tournée

Avec Jamais seul de Mohamed Rouabhi, Patrick Pineau monte une pièce foisonnante qui témoigne de l'état de notre monde à travers une multitude de portraits de gens jeunes et moins jeunes en souffrance avec le travail. On suit 50 personnages qui se débattent dignement avec ce que la vie leur offre. Loin d'être une complainte, Jamais seul est un hymne tendre et poétique à la vie.

Patrick Pineau



Théâtral magazine : Jamais seul c'est une commande que vous avez faite à Mohamed Rouabhi...

Patrick Pineau: On a travaillé ensemble il y a longtemps et on est resté en contact parce que c'est un auteur que j'aime énormément. Et puis il y a à peu près cinq ans on a décidé de monter une pièce ensemble en toute liberté. Cela a donné Jamais seul, avec 50 personnages interprétés par 15 acteurs et actrices de toutes générations. Cela porte sur le monde du travail, avec des gens qui perdent leur boulot, d'autres qui en cherchent et qui ne sont pas des fainéants. Mais ce n'est pas une pièce sombre. Elle dégage une humanité incroyable.

On se sent bien avec ces personnages alors qu'ils évoluent dans une ambiance de galère ; on a envie d'être avec eux.

C'est surtout lié à la solidarité qu'il y a entre eux. On ne peut pas vivre seul et d'ailleurs, on voit bien que si on ne regarde pas les autres, ça peut faire de gros dégâts. Le monde est dur, violent mais aussi très beau; il peut pleuvoir, faire froid et qu'on soit bien quand même. C'est cet endroit-là que la pièce montre et pas le misérabilisme.

Il y a aussi des moments magiques, comme cette légende que le personnage d'Émilie raconte à ses deux amis...

On montre le quotidien et à l'intérieur, il y a le conte, qui dure vingt minutes. C'est une addition de gens et d'histoires dans un temps donné. On peut suivre trois personnes sur une journée mais aussi trois personnes sur un mois.

Comment gérez-vous cet aspect foisonnant?

Au moment de l'écriture, on s'était dit qu'on ne s'interdirait rien. Donc ca se passe aussi bien dans une salle de réunion, que devant un centre commercial ou sur la piste d'un aéroport, il y a deux intérieurs, un garage, une cuisine, des rues, des avions qui passent... Et

ce qui est formidable, c'est de représenter tout ça avec peu de chose: un plateau quasiment nu. quelques accessoires, un peu de vidéo et les acteurs qui jouent chacun plusieurs personnages. Et c'est très cinématographique. Je suis parti des situations qui sont très concrètes. Il y a beaucoup de rencontres comme celle de la jeune fille qui adore les vieux films et qui retrouve son amoureux. Ils vont rejouer la scène Gabin Morgan, "t'as de beaux yeux tu sais"... Ça me rappelle l'atmosphère des films de Renoir, ou celle du dernier film de Ken Loach.

> Propos recueillis par Hélène Chevrier

■ Jamais seul, texte de Mohamed Rouabhi, mise en scène Patrick Pineau, avec 15 acteurs 15/11 au 3/12 MC93 à Bobigny 11 au 13/01 Théâtre-Sénart 16 au 19/01 TNBA



MC93 BOBIGNY / DE MOHAMED ROUABHI / MES PATRICK PINEAU

Jamais seul

Commande faite par le metteur en scène Patrick Pineau à l'auteur Mohamed Rouabhi, Jamais seul (publié aux Éditions Actes Sud-Papiers) donne vie à une quarantaine de personnages. Une fresque du quotidien pour « raconter le monde populaire d'aujourd'hui ».

Une ville, ici, dans notre pays, en ce début de XXI^e siècle. Avec son centre commercial, ses

rues, ses bancs, ses voitures, ses cités, ses quartiers pavillonnaires... Avec ses habitants, aussi, femmes et hommes de la « France d'en bas », comme on dit trop facilement, êtres abîmés ou fragiles qui sont là tout en rêvant, pour certains, de partir vivre ailleurs. «La langue de Mohamed est au-delà de la colère et c'est ce qui me plait dans cette fresque humaine, explique Patrick Pineau (qui monte ici sur scène aux côtés de l'auteur de la pièce et de treize autres comédiens). Sa langue a la faculté d'être proche des gens et de parler à tout le monde. Il ne parle pas de l'humain, il parle de l'humanité... » Tableau d'un monde qui doit combattre au quotidien pour exister, Jamais seul fait se traverser et se rejoindre la solidarité et la défiance, l'amitié et la solitude. Cela, en cherchant à inventer « la poésie nécessaire à faire chanter les lendemains ».

Manuel Piolat Soleymat



Le comédien et metteur en scène Patrick Pineau.

MC93, Malson de la Culture de Seine-Saint-Denis, 9 bd Lénine, 93000 Bobigny. Du 15 novembre au 3 décembre 2017. Le mardi, le mercredi, le jeudi et le vendredi à 20h30, le samedi à 18h30, le dimanche à 16h30. Le jeudi 30 novembre à 15h. Relâche les lundis 20 et 27 ainsi que le jeudi 23 novembre. Tél. 01 41 60 72 72. www.mcg3.com Également les 7 et 8 décembre 2017 au Théâtre Firmin Gémier / La Piscine à Châtenay-Malabry, du 11 au 13 janvier 2018 au Théâtre de Sénart, du 16 au 19 janvier au TnBA à Bordeaux, du 23 au 24 janvier à la Scène nationale de Sète et du Bassin de Thau, du 26 au 27 janvier au Cratère à Alès.







JAMAIS SEUL

MC93 - Bobigny

Date du 16 novembre au 3 décembre

Mise en scène Patrick Pineau

Texte Mohamed Rouabhi

Acteurs Birane Ba, Nacima Bekhtaoui, Nicolas Bonnefoy, François Caron, Morgane Fourcault, Marc Jeancourt, Aline Le Berre, Elise Lhomeau, Nina Nkundwa, Fabien Orcier, Sylvie Orcier, Mohamed Rouabhi, Valentino Sylva, Selim Zahrani et Patrick Pineau en alternance avec Christophe Vandevelde

Scénographie Sylvie Orcier Lumière Christian Pinaud Son et musiques Nicolas Daussy

Costumes Brigitte Tribouilloy, assistée de Charlotte Merlin

Vidéo Fabien Luszezyszyn

Construction décor Ateliers de la MC93



Jamais seul, écrit par Rohamed Rouabhi à la demande de Patrick Pineau, dessine une fresque urbaine avec quinze comédiens, dans la désinvolture du langage des personnages. C'est en même temps une fresque de la solitude qui est peinte avec une foule de quarante personnages amenés à se croiser. Comme le dit si bien Beckett, « Seuls ensemble tant partagèrent. » (Beckett, Impromptu d'Ohio). Ces personnages, issus du milieu populaire, éloignés et proches des grands héros tragiques, parlent de leurs rêves, de leur vie, du chômage, de leurs étranges obsessions, de leur sentiment de persécution.

Ils sont souvent rassemblés en duos ou en trios et se rencontrent presque toujours dans la rue, ou entretiennent des liens familiaux, amicaux ou amoureux. Pourtant, ils sont tous isolés dans les groupes, chacun à la poursuite d'une idée bien précise, qui les oppose les uns aux autres. Quand les duos ou les trios se croisent, certains personnages deviennent ridicules parce qu'ils ne se fondent pas dans le groupe. L'homme qui essaye d'appeler les secours avec un faux portable se voit pris pour un enfant joueur au milieu d'une situation périlleuse exigeant la venue des pompiers ; le raciste hystrion voit ses raisonnements tomber à l'eau quand on les pousse à bout. Se contredisent sa volonté de montrer qu'il n'est pas raciste et sa réticence à accepter qu'il pourrait avoir des amis communs avec les deux hommes noirs. Les deux hommes à qui il fait face font usage d'une nouvelle maïeutique, non pas pour faire accoucher les esprits, mais pour montrer la contradiction dans le discours de cet homme qui, se niant alors lui-même, se retrouve obligé de quitter la scène puisque sa parole ne vaut plus rien.

L'utilisation du hors scène est très judicieuse. Elle permet de faire entendre les occupations des autres personnages. Les coulisses sont exhibées lorsqu'un technicien range des chaises, tandis qu'on entend l'organisation d'une photo de groupe. Les passages d'une scène à une autre se font à chaque sortie d'un personnage et par des changements de décors. Alternent divers découpages de la scène : l'entièreté de la scène, la moitié de la scène faisant office de gare, et un rideau de tulle rend la scène étroite comme un couloir en plaçant les personnages plus proches du public, espace réservé aux scènes les plus intimes.

Pour aller au plus près de la substantifique moelle de la langue, la rhétorique classique est moquée. La vulgarité de certaines expressions, vulgarité du monde « populaire », s'avère plus proche de la réalité que la langue poétique classique. On fonde un nouvel éloge, celui dédié à des joueurs de foot, Eric Cantona, et Maradona dont on fait un nouveau Dieu à vénérer. La musique apporte une dimension hyperbolique à cette scène comique. Une nouvelle religion, issue du verbe religere signifiant lier, est créée lors de la scène de l'accouchement : les douze marginaux vivants dans la rue sont rassemblés. Un des sans-abris au nom de Jésus vient sauver la situation en réanimant la femme et le nouveau-né qu'on croyait morts.

Lors de l'accouchement, est projeté sur un très grand écran au fond de la scène un ciel assez sombre, rouge, dans un soleil couchant, avec les traînées des avions qui se croisent, comme ces sans-abris errant dans un quartier de la ville. Beaucoup de paysages urbains sont projetés, la gare est un leitmotiv, ils semblent figés comme dans une photographie. Le passage d'un train témoigne de l'immobilité de l'œil de la caméra. La gare, l'arrêt de bus, la plaque tournante sont tous des lieux de passage provoquant les rencontres de ces personnages.

La maladresse des personnages est touchante parce qu'elle fait naître de nouvelles images poétiques, notamment quand on entend dire de la part d'une adolescente : « Je vais pas attendre midi à quatorze ans ». La désinvolture renforce la poésie. Ils parlent crûment de choses profondes. Les dialogues sont souvent absurdes parce que chacun poursuit son idée, ses propres obsessions. N'être jamais seul, c'est l'obsession de la jeune femme enceinte espérant que son enfant soit toujours entouré, alors qu'elle, se retrouve seule avec lui. L'état de solitude, d'isolement, le fait d'être seul est décliné dans la manière de vivre de chaque personnage. Être seul se définit toujours par la négative : sans compagnie, séparé des autres. C'est être à l'écart de ses semblables. Ce peut être aussi un choix de s'isoler des autres. C'est le cas d'un homme sceptique qui préfère s'allier à un clown de rue, lui aussi seul, sans attaches monétaires et donc libre de penser. C'est encore cet homme qui s'isole de son ami en pleine conversation pour se tuer, se sentant peut-être seul car incompris. Être seul contre tous, c'est le sentiment d'un homme ayant perdu sa fille disparue, seul à la chercher encore. Être seul, c'est être célibataire comme cet homme qui s'est disputé avec sa femme. Lors d'une émission télévisée, on explique le besoin d'être accompagné de manière scientifique : la solidarité contribuant à la survie d'une espèce serait nécessaire.

Ces multiples rencontres ponctuant la pièce sont très souvent heureuses. L'homme qui joue au coach sportif qu'il était auparavant, isolé de sa famille, dans son garage, est accueilli à bras ouverts par sa femme reconnaissant qu'il porte le maillot qu'elle lui avait offert. Les gens à la rue, avec une idée fixe, ne sont plus considérés comme fous dès qu'ils partagent leur idée avec un autre. Ils sont acceptés socialement et ainsi rassemblés autour d'une même cause lors de l'accouchement. L'expression « un malheur ne vient jamais seul » est détournée par « un bonheur ne vient jamais seul ».

Dans la pièce, d'autres scènes théâtrales surgissent. Une s'enchâsse dans l'intrigue principale, comme dans l'Illusion Comique. Ainsi, voit-on la jeune fille jouer un vieillard conteur qui explique l'origine du prénom de la fille d'un des deux amis. Cette jeune fille semble en constante représentation à cause de son enthousiasme excessif pour tout, dans une danse perpétuelle. Dans la scène du coach sportif dans son garage, la théâtralité est exhibée comme dans un stand-up.

Parfois, les déplacements des décors sont utilisés dans l'intrigue. Quand un mur métallique remonte, il incarne un avion passant au-dessus. On pourrait parodier Aristote en disant qu'on n'imite plus la nature, mais l'urbain. Le métal est mis à l'honneur dans des bleus, gris, verts, sombres, satinés et profonds. Dans un monde de néons éclairant crument et donc cruellement les personnages. L'avion qui fait rêver la jeune fille ponctue la pièce. Les passages de ces avions sont magnifiés dans l'image des traînées des bolides se croisant dans le ciel et inquiétants quand le bruit assourdissant de l'appareil clôt la pièce.

Crédit photo : Cédric Miranda





« JAMAIS SEUL », MOHAMED ROUABHI REND UN VIBRANT HOMMAGE AUX VIES CABOSSEES



CRITIQUE. « Jamais seul » – création, – Texte de Mohamed Rouabhi, mise en scène par Patrick Pineau – durée 3h30 avec entracte – MC 93 Bobigny – jusqu' au 3 décembre 2017.

Au pied de nos attitudes face à celles et ceux que la société catégorise en « gens fragiles, abîmés », voilà où ce spectacle nous mène. Et pour que nous en acceptions le questionnement avec ce qu'il peut comporter de peu flatteur, les talents de cette épopée artistique sont éclatants de justesse.

Tous remarquables! Quinze sur scène, pour jouer une quarantaine de personnages, attelés au plus juste à porter à nos consciences ce qu'est « leur métier de vivre », expression sous titre de la pièce. Manuel le Gitan, handicapé en fauteuil roulant, John qui revient de la Vallée des morts de son pays en guerre, Colette qui travaille dans un ranch de parc d'attractions, Roman dont la fille a disparu...des êtres qui par ce geste artistique sortent de l'oubli qui est leur lot quotidien. L'auteur s'attache à « suivre l'un puis l'autre, puis de nouveau un autre » selon ses termes.La fresque de ces chemins, tous sculptés par des chocs de vie, a la puissance artistique de venir provoquer une vive brèche en nos coeurs, pour nous mettre face à ceux que l'auteur nomme « le petit peuple des jours qui se suivent et se ressemblent ».

Pour ces blessés de et par notre société, la large scène de la MC 93, la machinerie de Théâtre digne de ce nom, où les décors agissent comme des ponctuations oscillants entre Ciel et Terre, se levant et s'abaissant entre chaque saynète pour profiler chaque situation. Tel un mille strates qui s'ouvre pour nous donner à voir les tripes de ce monde populaire, pour nous en faire approcher la dureté, et pour en faire jailler la magnifique aptitude à persister, malgré les difficultés, à voir en la vie un cadeau. Cadeau rendu possible par l'amour tissé entre eux, solide et ressourçant, inaltérable.

Conçus comme des tableaux en mouvements, ces décors sont de justes reliefs pour souligner ces vies de combats. Des ciels crépitants d'ocre et de rouge, puis de gris, aux nuages aussi rapides que sur scène soudain tout se fige, pour repartir de plus belle encore lors de la naissance de l'enfant de Sandra, sur la plate forme, des arbres balayés par des vents auquel vient rendre visite un papillon dessiné d'un trait virtuel.

Des mots que l'on entend pourtant quotidiennement, l'auteur redéfinit les forces en jouant de leur répétition. Tel est le cas de « connard » » t'es qu'un connard », »qu'est ce que t'as toi connard » qui devient ici un aveu de douleur face au rejet du monde : il est ce qu'est le noir d'une palette de couleurs, à la fois un tout, et à la fois un rien. Même redéfinition révélatrice pour le banal « t'as compris ? », pour l'adverbe « très » que le personnage de Marjolaine nous fait redécouvrir dans un « je peux être très très très très très très violente » aussi drôle que bouleversant, ou bien encore l'expression commune déformée pour dévoiler son appétit de vivre « je vais pas attendre midi à quatorze ans ».

Par une mise en scène très poétique et efficace, ne lâchant pas le texte d'une indication, Patrick Pineau sait insuffler la ferveur à toute cette équipe. Son, musiques, lumières collent aussi admirablement au Verbe de ce Jamais seul.

Ce 24 novembre, l'auteur, qui joue, a brillé encore plus que les autres. Le registre de ses gestes témoigne d'un sens de l'observation qui ne peut qu'être nourri de longue haleine par un vrai temps pris pour l'Autre, une véritable attention à celles et ceux qu'il fait naître sous sa plume.Lorsque son personnage d'André se refait un coaching de son équipe de foot dans son garage, il nous fait intensément rire, tout en n'éteignant jamais la tristesse sous-jacente de son état.Et lorsqu'il lira son petit texte lors de la dernière réunion des chômeurs anonymes, gorge nouée, comme étonné de produire autant de beauté, la communion avec l'assemblée, et sur scène et dans le public, est hautement palpable. De gestes aussi simples que celui de se pencher d'une chaise pour accueillir de tout son être le témoignage des autres, de sortir des lunettes d'une poche intérieure, de ce petit temps flou où il se tourne et se retourne jusqu'à trouver l'appui juste, droit dans ses jambes, pour que soient reçus droits dans les coeurs son discours, de cette main qui bat de quelques coups son ventre pour souligner sa conclusion « tout ce qu'il y a à faire, c'est dépenser toutes tes forces, maintenant ici. C'est donner tout ce que t'as », il rend vibrant hommage à ces vies pleines de bleues et si dignes.

S'engage maintenant pour les spectateurs le chemin qui se produit quand un geste artistique est aussi accompli : celui d'abattre nos complaisances et de nous interroger sur nos actes pour accompagner ces délaissés.

Dans le froid humide de Bobigny qui nous cueille à la sortie du spectacle, nous sommes certainement plus d'un à regarder avec une autre conscience une trame de RER, cette femme qui a cette heure tardive est sur le quai avec des sacs de courses, la veste un peu longue et fatiguée d'un passant, les nu-pieds au creux de l'hiver compensés par des chaussettes rappelant certains personnages, les néons des lieux publics sinistres traits de lumière froid, un banc de métro aussi glacial que sera de la plus belle chaleur fraternelle la discussion entre les êtres qui s'y arrêteront, à avoir écouté le bruit de l'avion qui passe au loin, au dessus de la MC 93, écho encore poignant à la fin du spectacle.

Dans les applaudissements nourris du public, nul doute que MERCI est le mot qui cherchait à prendre la parole, à les rejoindre, pour n'être, nous non plus, iamais seuls.

Marie-Zélie



Photo Eric Miranda





Jusqu'au 3 décembre à la MC93, Patrick Pineau présente Jamais Seul, un spectacle d'une humanité jubilatoire et terriblement émouvante sur un texte de Mohamed Rouabhi.

Un grand spectacle fait de « vies minuscules »

Jamais seul, ce sont des histoires. Des histoires multiples, qui se croisent, se tissent, s'entremêlent, se délient. Les histoires de gens ordinaires, de personnes qui galèrent, d'individus qui espèrent. En tout, quarante personnages interprétés par quinze comédiens à l'énergie débordante évoluent face aux difficultés du monde d'aujourd'hui. Jamais vaincus, ils deviennent les héros d'un quotidien fait de chômage, de disputes, de marginalité dans lequel intervient parfois une lumière d'espoir, d'entraide, de solidarité.

Dès les premières minutes du spectacle, qui s'ouvre sur un cercle de parole pour chômeurs, on est happé dans leur monde et cette empathie ne nous lâchera plus tout au long de cette fresque de 3h30. Sous forme de tableaux, on passe d'une histoire à l'autre et on s'attache au fur et à mesure à chacun d'entre eux tant leur fureur de vivre et de jouir du moindre petit rien nous émeut. Sans aucune complaisance, on passe du rire (voire du fou-rire) aux larmes.

Une langue riche, poétique, percutante

Dans ce monde des oubliés, la langue de Mohammed Rouabhi fait mouche. Elle mélange le concret de ces vies de misères et une poésie chaleureuse où les images et les images et les mots racontent de façon percutante la réalité du monde populaire.

Très accessible, ce langage sensible ne verse pas pour autant dans le lyrisme. Au contraire, il permet de souligner la richesse individuelle et sociale des personnages envoûtants de cette fresque. Sous cette langue particulière, loin des clichés des classes populaires, l'amour, la détresse, les joies et les déboires prennent une force incroyablement sincère et vitale.



Une odyssée de l'humanité

Dans une mise en scène rythmée et des décors simples mais efficaces, nous retiendrons surtout les corps, les voix de *Jamais*Seul qui prennent en charge les richesses des personnages. Ces corps, ces voix qui, malgré leurs différences et leurs vies cabossées refusent tout simplement de disparaitre.

Au paroxysme de l'humanité qui tisse *Jamais Seul*, la scène de l'accouchement d'une jeune femme sur la « plaque tournante », cet univers sombre à l'écart de tout et où trainent des âmes en perdition est particulièrement criante de générosité et de ce désir de faire battre les cœurs à l'unisson, jusqu'au bout. Le titre n'aura pas menti : il y a toujours quelqu'un, même celui qu'on attend le moins, pour nous tendre la main. Et bien plus que sur un ton dénonciateur, le côté politique de la pièce se retrouve dans cette solidarité toujours renouvelée.

Il est de ces spectacles qui rendent hommage au théâtre, il est ce ces spectacles qui rendent hommage à l'humanité, il est de ces spectacles qui rendent hommage à la vie. *Jamais Seul* est de ceux-là. Du théâtre social au sommet de son art!

Informations pratiques

Jamais Seul, de Patrick Pineau

à la MC 93, de Bobigny Jusqu'au 3 décembre

Réservations: +33 (0)1 41 60 72 72



Jamais seul, l'évangile des oubliés à la MC93



Par Jean Talabot

CRITIQUE - Sur l'immense scène de la Maison de la Culture de Bobigny, le duo Patrick Pineau - Mohamed Rouabhi donne la parole aux délaissés de la société. Du théâtre social, plein de poésie, aux allures d'évangile.

«Tu ne seras jamais seul.» Comme un mantra, un commandement biblique, la phrase hante tous les personnages. Sur l'immense scène flambant neuve de la maison de la culture de Bobigny, ils sont plus de quarante êtres brisés, interprétés par quinze comédiens. Autant de marginaux, de SDF, de solitaires et de nostalgiques - mais aussi de fous et de moins fous, de ceux qui «ont un grain». Bref, des laissés pour compte, auxquels le duo Patrick Pineau - Mohamed Rouabhi a donné la parole, orchestrant une vingtaine de saynètes.

La première s'ouvre comme la Cène. Neuf d'entre eux font face au public, en ligne sur des chaises en plastique. C'est un cercle de chômeurs anonymes. Le nouveau venu s'est fait virer après «25 ans de boîte». Depuis, il boit et regarde passer les avions dans le ciel. Son voisin s'est acoquiné avec une handicapée mentale qui a la moitié de son âge. Elle veut connaître le nom des étoiles, enlever ses vêtements, raconter des histoires à dormir debout. Au rythme des entrées et des sorties qui font s'entrecroiser ces dizaines de «vies minuscules», des panneaux se descendent et se montent, créant des univers parallèles. Un père triste cherche sa fille, disparue depuis quatre jours. Derrière lui, deux autres chômeurs attendent un bus qui ne viendra pas. Ils se rappellent de Godot, un ami d'enfance. Un jeune déclame une ode bruyante à Éric Cantona - héros populaire depuis *Looking for Éric* de Ken Loach - tandis qu'une ancienne sage-femme, qui veut retrouver la vie entre ses mains, fait accoucher de force les passantes.

Bienheureux les fêlés

Mohamed Rouabhi, si drôle en ancien entraîneur de football qui rejoue des moments de coaching en cachette dans son garage, leur redonne vie via une langue simple, populaire, pas dénuée pour autant de poésie. Il raconte de nombreux malheurs pour très peu de vices. Dans Jamais seul, le spleen, l'humiliation, la misère, même le racisme, découlent le plus souvent d'une société qui a oublié une partie des siens. Pour autant, ses héros ne se plaignent pas, n'accusent personne. L'auteur et le metteur en scène



Mohamed Rouabhi, auteur et comédien dans «Jamais seul». - Crédits photo : Jamais seul/MC93

non plus. Ils se contentent d'exhumer, des recoins les plus obscurs, des bouffées d'humanité et de joie.

La quarantaine de personnages déambule dans une «plaque tournante» - un parking de supermarché - comme des zombies, sans but: des toxicos, un ancien trader reconverti en clown triste, un médium illuminé. Au royaume des fous, nul n'est prophète. Même «Jésus», un étrange barbu qui baragouine un langage inintelligible, fait peur à tout le monde. Pourtant, ces marginaux rayonnent quand ils se télescopent. «Bienheureux les fêlés, ils laissent passer la lumière», disait Audiard. Celle-ci viendra complètement, à l'aube, lors d'une scène chorale rejouant la Nativité. Mal en point, l'enfant crie grâce à l'arrivée de Jésus. Victoire. Les pompiers arrivent, trop tard. La foule peut s'enfuir au son des sirènes.

Deux générations à réparer

En amoureux du groupe, Patrick Pineau s'est entouré de ses fidèles comédiens (dont Fabien Orcier et Christophe Vandevelde, formidables) comme de nouveaux, nettement plus jeunes. En jouant sur le fil du théâtre social, le metteur en scène fait s'affronter avec rythme ces deux générations: d'un côté, ces retraités avant l'heure qui pâtissent encore de la crise économique ; de l'autre, ces jeunes qui essayent aujourd'hui de rentrer dans le marché du travail.

Devant un panneau aussi grand qu'un écran de cinéma, qui offre différents décors oniriques, les séquences s'enchaînent de manière inégale. Malgré quelques longueurs, la pièce ne bascule jamais dans la leçon, ou pire, le misérabilisme. On s'acharne, toujours, à chercher l'espoir et la joie. Quitte à abandonner complètement le réel, se réfugier dans les délires les plus imperméables. Si le verbe de Mohamed Rouabhi perd de sa force lors des monologues, la parole collective est d'or. «Tu ne seras jamais seul au royaume des fous», semble clamer la troupe.

La salle, agrandie et refaite à neuf après deux ans de travaux - inaugurée mercredi par la ministre de la Culture François Nyssen - montre l'étendue de sa machinerie nouvelle. Il y a beaucoup de belles choses à faire à la MC93. Le final de *Jamais seul*, tonitruant, ne pourrait se jouer dans aucun autre théâtre parisien.

Jamais seul, de Patrick Pineau et Mohamed Rouabhi, jusqu'au 3 décembre à la MC93 - Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis, 9, boulevard Lénine, 93000 Bobigny.



Jamais seul

CRITIQUES THÉÂTRE

Le laid et le chaud

Par Ludmilla Malinovsky



© Eric Miranda

On connaît le beau théâtre, celui des chocs esthétiques et intellos, des épiphanies prodigieuses, qui vous font rentrer dans le monde comme un chartreux, contemplatif et réconcilié, fier dépositaire du secret. Théâtre du trop-plein et de la clôture, taillé pour les esthètes mal à l'aise avec la nature. Pour parler de l'Homme, il prend des détours allégoriques, parle de Solitude, d'Horreur, d'Amour, de Politique... On en ressort le cœur gros, bouleversé de choses immenses qui, sorties du cloître pourtant, rappelées et confrontées au réel, se désactivent et ne disent plus grand chose de nos vies.

Il y en a un autre, celui de Mohamed Rouabhi par exemple, pas beau mais humble, qui entre de plain-pied dans le réel. Pas naturaliste ou documentaire pour autant, plus subtil encore : Rouabhi est un conteur. Il ne vous parle pas d'Humanité, et d'autres absolus indéfinis du genre, ni de 'condition', comme on parle de déficience, d'infirmité congénitale. Il parle plutôt d' 'aventure' humaine, au sens que lui donne Jankélévitch : rien de sensationnel, que la vie, toute simple, toute chaude, et l'homme véritable, toujours en route, qui naît, croît et dégénère. Rouabhi isole, dans une famille en friche, un chômeur, un vigile, un divorcé alcoolique, enfin toute la galerie des paumés dans lesquels personne ne veut pouvoir s'identifier, des insuffisances minables et des peurs écœurantes qui sont les vôtres. Miraculeusement, viennent avec des états de grâce, de fantaisie, des tendresses et des bonheurs sincères, qui parlent aussi de vous. Rouabhi ne présuppose pas un monde meilleur, un au-delà sublime pour quelques initiés mystérieusement plus méritants, et un monde damné pour des milliers de gueux sans lumière. Dans ce théâtre, comme dans la vie, le laid et le beau, la ruine et le prodige, sont du même côté du monde.

La mise en scène de Patrick Pineau, avec ses écrans à double fond, fait jouer le chassé-croisé de chaque conte, entre le trivial et le romanesque, dans ces espaces indécidables où un terrain vague de banlieue peut soudain devenir la caverne du premier homme, un parking privé tourner au jardin d'eden. L'enchantement bizarre du conte surgit partout. Dans la réjouissante troupe de comédiens, on élit ses préférés : Rouabhi acteur est irrésistible et Elise Lhomeau n'est que grâce, en jeune fille folâtre et détraquée comme sous la barbiche hirsute d'un vieillard.



Le théâtre de la petite humanité

Commande de Patrick Pineau qui la met en scène, la dernière pièce de Mohamed Rouabhi célèbre les exclus, les marginaux, les rejetés



amais seul, de Mohamed Rouabhi. / Eric Miranda

Jamais seul,

de Mohamed Rouabhi

MC 93, à Bobigny (93)

Ils sont neuf – quatre femmes, cinq hommes –, face au public sur leur chaise. Tous membres de l'association des « *chômeurs anonymes* », ils témoignent, partagent, échangent, se réconfortent. L'un, « viré » il y a quatre ans après « vingt-cinq années de boîte », est toujours sans travail et vit seul – sa femme l'a quitté. Un autre, victime d'un plan social, a, avec ses camarades, séquestré son patron.

Noir. Fin de la première séquence. Une deuxième commence. La salle de réunion est devenue parking d'un centre commercial. Un couple se dispute. Le mari s'en va, laissant son épouse seule avec ses courses. Deux jeunes noirs s'approchent. Elle leur demande de l'aider à rentrer chez elle. Ils acceptent. Elle les invite à dîner. Quand le mari revient, il les met à la porte. Il n'empêche. Entre la jeune femme, animatrice dans un parc d'attractions et les deux noirs, au langage savant, une amitié s'est nouée.

Suit une troisième séquence. Puis une quatrième, une cinquième... Il y en aura dix-neuf, dont le titre, à chaque fois, s'inscrit en lettres de lumières – « L'échine du diable », « Bonjour petite étoile », « Quand il y a de l'amour quelque part, il y a toujours un peu de folie qui tourne autour »...

Une œuvre, rare, belle, forte, généreuse, chaleureuse

C'est *Jamais seul* (1), la dernière pièce de Mohamed Rouabhi. Une œuvre rare, une œuvre belle. Une œuvre forte, généreuse, chaleureuse, qui met à l'honneur du théâtre, le peuple des oubliés, des effacés. Celui des « petites gens », condamnés à se fondre dans la masse des exclus, humiliés, rejetés à la marge par un monde qui n'a pas toujours été gentil avec eux.

Handicapée mentale, clown en mal de reconversion, père à la recherche de son enfant disparue, ex-entraîneur de foot qui refait les matchs en solitaire dans son garage, magnétiseur illuminé... Ils sont une quarantaine de personnages, souvent drôles, parfois inquiétants, mais toujours attachants, acteurs et témoins d'une humanité à la dérive, en perte (et donc en quête) d'elle-même et des autres.

Quinze comédiens au jeu intense, magnifiquement soudés

Pas de misérabilisme, de complaisance coupable, de naïveté béate. Et si l'écriture retentit comme un immense cri d'amour, une ode à l'espérance, elle n'est pas exempte d'une violence sous-jacente – violence des faibles qui n'ont plus d'autres armes pour se faire écouter.

C'est tout cela que Patrick Pineau donne à voir et à entendre dans un mouvement progressif savamment ordonné de la mise en scène. Une distribution de quinze comédiens au jeu intense, magnifiquement soudés, l'accompagne: Mohamed Rouahbi et Patrick Pineau eux-mêmes (le second en alternance avec Christophe Vandevelde), Sylvie Orcier (qui signe aussi la scénographie), Fabien Orcier, Selim Zahrani, Birane Ba, Nicolas Bonnefoy...

Poésie et onirisme

Sur fond de ciels changeants, de projections d'images d'immeubles, de quartiers, de forêt, les scènes se succèdent riches de poésie et d'émotion, par àcoups quasi oniriques.

Ainsi les traversées de la « plaque tournante », sorte de zone de non-droit pour passants « zombies ». Ainsi, dans un autre style, l'hymne aussi gaillard qu'inattendu à Cantona, « la légende ». Comment oublier le feu d'artifice dans la nuit ou la douceur des amants sans logis sous un ciel d'étoiles ? Il y a aussi le conte d'amour à dormir debout, réveillant les doux souvenirs d'enfance. Il est délivré par un vieillard à longue barbe blanche et grande ombre portée sur le mur du fond. À la fin, ledit vieillard se révèle, une fine jeune femme. Peut-être une princesse...

Enfin, on ne saurait passer sous silence l'inénarrable épisode de l'accouchement, sur un trottoir, d'une femme prise de contractions. Entourée d'une foule de marginaux, une sage-femme SDF au chariot bourré de seringues, médicaments, compresses, couvertures, alcool... la délivrera sur place. La vie plus forte que la mort ?

Didier Méreuze

Jusqu'au 3 déc. Rens. : 01 41 60 72 72. Les 7 et 8 à Chatenay-Malabry. Puis, du 11 au 27 janv. à Sénart, Bordeaux, Sète, Alès...



/ critique / Patrick Pineau fait son éloge des invisibles



Consacrée aux exclus de la société française, *Jamais seul* est une fresque sociale dans l'ère du temps. Mohamed Rouabhi et Patrick Pineau échouent hélas à faire de leurs bonnes intentions un objet de théâtre convainquant.

Qu'ils mettent en scène des non-professionnels – des migrants chez Oliver Coulon-Jablonka dans 81 avenue Victor Hugo (2015) par exemple, et plus récemment des supporters du RC Lens dans Stadium de Mohamed El Khatib – ou qu'ils optent pour des fictions politiques, nombreux sont depuis quelques années les artistes à vouloir faire entrer le monde réel sur leur plateau. Avec une prédilection pour celui qui est d'habitude absent des théâtres, aussi bien côté scène que côté salle. La dernière création de Patrick Pineau s'inscrit dans ce mouvement porté par un sentiment d'urgence. De besoin impérieux de refléter les failles de la société française, comme si celles-ci avaient trop longtemps manqué au théâtre.

Après son excellente mise en scène de *L'Art de la comédie* (1965) d'Eduardo de Filippo, le metteur en scène a en effet opté pour une commande de texte à Mohamed Rouabhi, connu pour l'acuité de son écriture de la France telle qu'elle est. Complexe, et traversée par de nombreuses inégalités. Dès un premier tableau dont le titre, « *Nous sommes des déchets qui essayons de sauter de la benne à ordures* », renseigne très précisément sur le sujet abordé, Patrick Pineau affiche un traitement frontal de la marginalité. Assis en cercle sur des chaises d'écoliers, une dizaine de comédiens incarnent des chômeurs anonymes en pleine réunion. Une certaine Lisa termine son histoire – « *j'espère que je ne vous ai pas trop déprimés* » – et un homme prend le relai. Patrick, sans emploi depuis que l'usine qui l'employait depuis vingt-cinq ans a fermé, incarné par le metteur en scène en alternance avec Christophe Vandevelde.

Ce personnage est l'une des rares traces du projet d'origine du binôme : faire fable des utopies de la classe ouvrière, en partant de l'expérience des travailleurs de l'usine Lip telle que la raconte Christian Rouaud dans son film L'Imagination au pouvoir. À travers une succession de tableaux à durées variables, clairement séparés les uns des autres par d'habiles changements d'univers visuel, on assiste plutôt à une vaste fresque où une quarantaine de laissés pour compte jouent des bribes de leur quotidien. Entre tragique et petites joies. Jules, sans emploi, et sa femme Colette se disputent sur un parking. Cette dernière, animatrice de parc d'attraction, se lie d'amitié avec Jimmy et John, deux Noirs au verbe sophistiqué. Manuel, un gitan en fauteuil roulant, sa fille handicapée mentale, un homme à la recherche de sa fille disparue, un pseudo-magnétiseur ou encore une soi-disant ex-sage-femme tombée dans la folie se croisent en des occasions diverses sur une « plaque tournante » où tout semble permis. Surtout le pire.

Avec un représentant de chaque minorité ou presque, cette trop longue (3h30 avec entracte) traversée fragmentaire interprétée par quinze comédiens apparaît comme une réponse un peu brute à l'impératif de « diversité » dont artistes et professionnels commencent heureusement à s'emparer. Sans récit-cadre, Jamais seul cherche à embrasser trop de misères sociales différentes pour en approcher une seule avec justesse. Malgré quelques beaux moments, l'éloge des invisibles de Patrick Pineau et Mohamed Rouabhi pâtit aussi d'un optimisme envers et contre tout qui verse souvent dans une naïveté un peu pataude.

Anaïs Heluin - www.sceneweb.fr